

COURS DE RENE LEVY

פרק א' ב' אבות

"שמעיה ואבטליון קיבלו מהם שמעיה אומר אהוב את המלאכה וشنוא את הרבנות ואל תתוודע לרשות."

Le 13 février 2012

Résumé

Comment articuler le temps du travail et le temps de la jouissance ? Dans la Torah, le temps de la jouissance est différé, sur le mode du sabbat. Dès lors, que signifie l'obligation de travailler en regard de l'obligation de s'arrêter de travailler un jour durant ? Par ailleurs, quelle est la règle concernant les non-juifs, qui ont l'interdiction de faire sabbat ?

L'étude de l'injonction de la michna à aimer l'ouvrage pose la question des fins du travail. Le travail a pour fin soit la subsistance, pour celui dont la survie même est menacée, soit la jouissance, pour celui dont la survie n'est pas menacée¹, soit l'œuvre elle-même, pour l'artiste.

Pour la conscience grasse, le travail poursuit l'accroissement de la puissance de jouir. Le problème dans ce cas est que le temps de l'existence se donne comme un temps ambivalent. De quoi l'existence humaine est-elle le temps ? Est-ce un temps pour le travail ou un temps pour la jouissance des choses, alors qu'on admet qu'on ne peut jouir et travailler dans le même temps ? Le travail est-il un contre-temps de l'existence, qui est un temps de jouissance, ou bien toute jouissance est-elle vécue comme une dissipation, un contre-temps de l'existence, regardée comme labeur ? À cette ambivalence de l'existence, la conscience grasse croit échapper de deux façons :

1. En faisant du travail un plaisir. L'ambivalence devient heureuse². Ce n'est cependant qu'un leurre, car il ne s'agit pas de jouissance du travail au sens strict, mais d'une satisfaction morale que l'on tire à faire bien ce que l'on fait. En hébreu, c'est du contentement (*nahat rouah*). La bourgeoisie en fait grand cas et promeut cela.

2. S'il s'agit vraiment de plaisir, il ne s'agit plus de travail mais d'un jeu. Le travail est vécu comme un jeu, dont on tire un plaisir sensible (exemple de la spéculation). Puisque la jouissance recherchée n'est alors pas celle des fruits du travail, de la transformation du donné à d'autres fins, le travail n'est plus regardé que comme rapport, dont le salaire n'est qu'une espèce.

À l'opposé de la conscience grasse, on a la conscience de l'artiste et de l'artisan. La jouissance n'est pas la fin de leur travail. Pour la conscience marxiste, il s'agit de jouir ici et maintenant, mais de ce que mon travail a produit. Le marxisme était obsédé par la dépossession des fruits du travail au XIX^e siècle, appelée l'aliénation. La jouissance des fruits du travail marque l'émancipation de l'homme. Pour Marx, quel est le temps propre à la jouissance ? Pour le bourgeois protestant, dans l'existence il n'y a pas de temps pour jouir, c'est pourquoi seul le travail émancipe. Les orthodoxes juifs disent aussi qu'il n'y a pas de temps pour jouir dans l'existence et que seule la pratique des *mitsvot* émancipe. Si je ne travaille pas, je déroge à l'impératif existentiel par excellence. Je déroge à la vocation d'homme. De même, si je ne pratique pas toutes les *mitsvot*, je déroge à ma vocation d'homme juif. Les juifs émancipés, eux, cherchent à accéder à une universalité par le

1. Avatar contemporain : le pouvoir d'achat.

2. Attention, cette lecture est un contre-sens sur "aime le travail" dans la michna.

travail : ils veulent occuper leur temps à un travail qui soit universellement reconnu (et non plus travailler à pratiquer des rites particuliers). Mais la Tossefta rapporte : « Même le premier homme n'a goûté à rien avant d'avoir fait une œuvre. »



La paresse de la jeunesse moderne vient du choix de jouir plutôt que de travailler. L'ambivalence conduit au rejet du travail comme contretemps de l'existence comme temps de la jouissance. De même, l'aristocrate rejette le travail comme contraire à l'existence. Toute jouissance est grevée par l'ambivalence de l'existence. La conscience protestante, elle, rejette la jouissance comme dissipation, à cause de l'ambivalence qui la grève.



Pour la conscience juive, le temps du travail se donne comme jouissance différée, jusqu'au sabbat. « Si pas de farine, pas de Torah. » Ainsi, le travail assure la subsistance. Un travail m'enrichit dès qu'il me procure la subsistance des jours à venir, et non plus seulement d'ici et maintenant : dès qu'il produit à la fois la subsistance et les provisions. L'abondance liée à la subsistance crée le régime du commerce alimentaire. Relativement au sabbat, il ne s'agit pas seulement d'abondance de subsistance et de provisions. Le sabbat n'est pas que le jour où l'on mange les provisions de la semaine. Pour preuve : « Un homme qui n'a pas besoin de travailler pour le sabbat, que fera-t-il ? S'il a un champ en ruine, ou un coin de jardin non cultivé, qu'il s'y affaire, comme il est dit dans Exode 20,10 : "Six jours tu travailleras, et tu feras tout ton ouvrage." Pourquoi cette dernière répétition ? C'est pour inclure celui qui a des terres non cultivées, pour nous dire qu'il doit aller s'y affirer. »

On fait la distinction entre *avodah* (travail) et *melakha* (œuvre). Qu'un homme cultive ce qu'il a d'inculte. Il ne peut aborder le sabbat sans avoir rien fait, même si sa subsistance est assurée. L'on veut ainsi dire : si tu te passes de rien faire, tu n'as pas pour autant tout fait (*kol melakhtekha*). Quoique tu n'aises pas besoin de travailler, toute ton œuvre n'est pas faite.



Pour la conscience « poétique », la question de la subsistance ne se pose pas, comme ne se pose pas la question de la jouissance. Seule l'œuvre importe. L'œuvre n'a d'autre fin qu'elle-même. On ne saurait tirer de son œuvre de quoi vivre et de quoi pouvoir jouir. Il n'est qu'une seule chose qui vaille : atteindre à la perfection, à la totalité d'une œuvre (*kol melakhtekha*). L'artisan tire sa gloire de son œuvre, tandis que le travailleur tire son profit de son travail.



Le verset cité de l'Exode couvre la *avodah* et la *melakha*. On a dit que la fin du travail n'était ni la subsistance, ni le profit, ni l'œuvre, mais la jouissance différée. Qu'en est-il du sabbat relativement à la *melakha* ? Il n'est plus question de jouissance (*avodah*), mais d'œuvre. La fin d'une œuvre, c'est son achèvement. Dans une langue aristotélicienne, c'est son entéléchie, sa perfection. Or le sabbat marque un arrêt, met un terme. Mais ce n'est pas juste un jour férié, qui ne marquerait qu'une interruption. Quel que soit l'état de l'œuvre, à sabbat quelque chose s'est achevé. L'œuvre n'est pas finie en regard de l'œuvre à faire, de l'œuvre projetée, idéale. Imaginons qu'il soit possible de ne plus regarder à l'idéal, et possible de regarder la chose faite, sans plus de considération pour son modèle. Je verrai la chose faite comme ce qu'elle est, et j'aurai le sentiment d'achèvement. Comment est-il possible de ne plus regarder les choses comme inachevées et perfectibles, mais comme imparfaites et achevées ? C'est possible par le sabbat. C'est son miracle. « Ne regarde plus à l'idéal,

mais à la chose faite. » C'est par le même regard que l'on voit la beauté d'une ruine : il s'agit d'un état d'inachèvement de l'œuvre auquel on ne touchera plus. Le sabbat n'est pas le huitième jour, il ne s'agit pas de se contenter de son état d'inachèvement, mais il faut avoir l'idée qu'un état d'inachèvement puisse être une totalité.

Maïmonide, hilkhot melakhim, chap. 10, § 10.

« Un non-juif qui s'affaire à la Torah est passible de mort. Il ne pourra s'affairer qu'à l'étude des sept lois noahides. Et ainsi un non-juif qui chôme, même un jour de *hol*, s'il le fait pour lui-même comme un sabbat, il est passible de mort. Règle générale : on ne les laisse pas fonder une religion nouvelle et faire des *mitsvot* pour eux-mêmes : soit il est *guer tsedek*, soit il s'en tient à sa Torah. »

Cette dernière règle est tirée du Talmud de Babylone, Sanhédrin 58b : « ni le jour ni la nuit ils ne doivent s'arrêter, et l'avertissement vaut peine de mort. Ravina ajoute : même s'il chôment le lundi. »